Éric Jourdan

Charité

SEUIL

1098358

Éric Jourdan

823

Charité

roman

182

Éditions du Seuil

DL-28121990-36701

TEXTE INTÉGRAL

EN COUVERTURE : Per Palle Storm
Que l'eau est bonne quand on a soif,
Bronze, 1960. Oslo
Droits réservés

ISBN 2-02-012485-8

© Éditions du Seuil, janvier 1991

L'auteur se réserve les droits de traduction
en langue anglaise et italienne

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Adressez-vous donc à vous-même, plutôt qu'à vos dieux ou à vos idoles : découvrez en vous ce qui est caché, amenez-le à la lumière et révélez-vous !

Max Stirner

CHAPITRE PREMIER

Le pain devenait une obsession. Il aurait dit n'importe quoi s'ils lui en avaient mis un morceau près de la main. D'ailleurs il avait dit n'importe quoi jusqu'ici : qu'il ne croyait rien, qu'il n'avait jamais vu cet homme. On finit par le laisser sur un banc de bois jaune, dans le corridor. Tout le reste était gris, les murs, les gens qui passaient dans ce qu'on ne pouvait qu'appeler un uniforme, et même les sons à travers les portes, comme s'ils en prenaient la couleur.

Pourquoi du pain ? songea-t-il. Sans doute parce que l'homme derrière la table en avait parlé comme d'une cargaison précieuse — c'étaient ses propres termes — avec un éclat de rire salement reproduit sur le visage sans expression du secrétaire anonyme qui apportait des papiers à signer. Ces deux-là, il aurait voulu leur fracasser la tête l'une contre l'autre. Dehors, c'était l'automne ardent, une fin d'après-midi rouge, le soleil pourpre sur les arbres en feu, mais de cette pièce on ne voyait rien, le store taché était descendu presque jusqu'au bas de la fenêtre et l'ombre des barreaux s'y dessinait. Le mot *pain* lui avait rappelé qu'il n'avait rien mangé depuis le matin de la veille, et comme il n'avalait qu'une tasse de thé

avant les cours, il avait faim. D'habitude il ne mangeait jamais de pain, ce n'était pas, comme il disait alors — alors, c'était hier, — ce n'était pas dans son horizon ; le pain c'était peuple, c'était bourgeois, c'était tout ce que vous voulez, mais pas pour un étudiant libre qui se nourrissait à l'anglaise.

Sur le banc il se prit à penser à son appartement de garçon seul. Qu'avaient-ils pu y trouver ? Les tiroirs défilèrent à toute vitesse dans sa mémoire. Ils devaient avoir entre les mains le brouillon du télégramme au maire de la ville de K. : « Cher Pierre, joyeux anniversaire, du champagne vogue vers toi... », les lettres de son grand-père le général, le héros gâteux, les billets d'amour de filles en tous genres, brunes et blondes, les vraies et les fausses, mais toutes de cette jeunesse dorée pour qui rien ne compte en dehors d'elle-même, ses désirs et ses caprices. Son esprit allait de tous côtés et il dut le ramener de force à la situation présente.

L'impatience le clouait à ce banc, mais elle frémissait sous sa peau, car il l'obligeait à demeurer tranquille comme lorsque Adam lui jetait les laisses de ses chiens de chasse et qu'il les retenait à s'en tordre le poing. « Laisse-les donc aller, disait le garçon, tu leur noues l'odorat, tu les étrangles, mes pauvres bébés », mais les chiens domptés ne bougeaient plus. « Tu les as ensorcelés, comme tout le monde. » Adam riait en le regardant.

Il y avait les photos : mais quoi, quelques filles, les seins nus, n'avaient jamais fait peur à la police militaire, car ce ne pouvait être que la police militaire, puisqu'il venait de refuser — gentiment — un grade et une affectation de quelques mois dans un

ministère. A vingt-deux ans, on peut bien continuer librement ses études et remettre à plus tard les frivolités de ce genre. Le grand-père avait été jusqu'ici un très utile paravent, mais il était visible qu'on voulait obtenir quelque chose. Lui faire peur ?

Diverses idées firent passer des images rapides dans sa conscience. Une blague ? Elle n'aurait pas duré plus d'un jour. La jalousie d'une fille non plus, et quelle famille aurait accepté une machination de cette importance ? Un avertissement. Pourquoi ? Pour secouer son insouciance ? Mais il faisait tout pour avoir la paix, envoyait les télégrammes qu'il fallait, félicitant les uns et les autres, pleurant avec leurs deuils et se réjouissant des naissances et des succès de famille. Alors ? Le mystère s'approchait avec l'ombre qui peu à peu envahissait le corridor. Les heures passaient, il était oublié sur le banc et comme plus personne ne sortait des bureaux, il s'allongea négligemment. Une porte s'ouvrit aussitôt et un homme gris hurla quelque chose. Il eut à peine le temps de se redresser qu'il était jeté debout. Deux hommes enlevaient le banc et il demeura seul dans le couloir vide. Il n'avait pas peur, mais le mot pain revint rôder dans sa tête. Cette heure-ci d'habitude, c'était l'heure bleue, l'heure des yeux brillants et du champagne pour être en forme toute la soirée. Il se rappela ce qu'il avait dit quelques jours auparavant : « Les habitudes sont idiotes », et tout le groupe avait levé sa coupe « aux chères idiotes de Ian. »

Le groupe ! Il suffit d'un incident comme celui d'hier, deux hommes qui vous interpellent devant une porte d'université au milieu de tous les amis, pour qu'il vole en éclats comme les arbres qu'on abat dans les forêts et dont la forme soudain n'existe plus.

Ian ? Qui est Ian ? Non, même pas « qui est », mais « qui était Ian ? » André, tu te souviens, toi ? — Non, et toi, Adam, dans tes pelisses de fourrures douces et avec tous tes chiens ? Ian, peut-être autrefois était-ce le nom d'une des bêtes que tu aimais le plus. Autrefois, c'était hier matin. Et toi, Catherine, toi, Catherine des rêves et toi, Catherine de la nuit ? — Je ne connais pas ce garçon... Les ombres du corridor s'allongeaient, rampaient vers les pieds de Ian et, dans sa tête, les ombres des amis s'éloignaient comme dans un train un paysage aplati par la vitesse.

Allaient-ils le garder dans ce couloir toute la nuit ? Aucune de ses questions n'avait reçu de réponse ; aucune des leurs non plus d'ailleurs. Peut-être aurait-il dû mieux jouer le jeu, mais leurs questions étaient trop simples et liées à une énigme qu'il ne devinait pas. Répondre un peu à côté semblait la bonne solution et au bout d'un moment devenait facile.

— As-tu vu cet homme ?

Les couleurs de la photo étaient mauvaises et Ian cherchait pourquoi il ne connaissait pas cette figure-là, alors que la maison à l'arrière-plan lui rappelait quelqu'un d'autre.

— Je ne regarde que les femmes. Les hommes, ils sont là, mais je ne les vois pas. C'est un décor, un point, c'est tout.

— Tu vas tous les jours au café Schubert ?

— Où vais-je, où ne vais-je pas. Comme vous, non ?

— Ton café Schubert est un lieu de rendez-vous, tu le sais ?

C'était une interrogation en suspens, presque une affirmation déjà.

— Café Schubert ! Pour moi, c'est le café Catherine. Pour le moment c'est là qu'on se retrouve. Je vais où elle va. Si vous voulez que ce soit le café Schubert, allons-y pour le café Schubert.

Ils l'avaient tutoyé dès qu'ils lui avaient mis la main dessus, dans la voiture. Les questions ne tenaient aucun compte de ses réponses. Une ampoule se mit à faiblir, l'intensité diminua comme si le secteur allait tomber en panne, puis la lumière ne bougea plus quand elle ne fut guère plus forte qu'une veilleuse. Il n'y avait qu'une ampoule pour tout le couloir, devant la porte où on l'avait interrogé pour la sixième ou septième ou huitième fois dans l'après-midi. Les questions n'avaient jamais varié, comme si c'était toujours la première fois qu'on les posait. Elles étaient au nombre de six et toutes les six dans le même ordre venaient à sa rencontre, chaque fois qu'on le poussait devant la table grise. « As-tu vu cet homme ? Tu vas tous les jours au café Schubert ? Ton café Schubert est un lieu de rendez-vous, tu le sais ? As-tu choisi exprès des cours de physique ce trimestre ? Etais-tu chez toi la nuit de lundi dernier ? Sais-tu ce que fait cet homme ? »

Ils étaient deux à l'interroger tour à tour. On le faisait entrer dans le bureau et c'était tantôt l'un et tantôt l'autre qui se trouvait assis derrière la table, seul avec lui, mais chacun appuyait de la même façon dans chaque question sur les mêmes syllabes : tu, ton, toi... Il avait failli leur dire : « Arrêtez les robots », mais chaque œil qui le regardait était un œil humain, et le bureau et les rares papiers qui conservaient sous leurs mains un ordre immuable, tout vivait dans ce regard. Aucun sentiment n'y était visible, ni hostilité, ni intérêt, ni jalousie, mais l'ensemble, oui, c'était

cela, l'ensemble cherchait à l'attirer dans un gouffre bleu — car les deux hommes avaient ce seul point en commun, des yeux bleus, — pour y noyer la vérité.

Dans la poitrine tout à coup il eut froid. « C'est la faim, songea-t-il. Voilà plus d'un jour que je suis dans ce piège. Les bêtes dans la forêt tombent ainsi sans savoir ce qui leur arrive, et parfois restent prises pour rien, oubliées jusqu'à la mort, parce qu'elles passaient heureuses sur ce chemin de leur vie et qu'il y avait, caché, ce collet ou cette mâchoire de fer. » Des questions sans suite se mirent à tourner dans sa tête : « qui va m'interroger la prochaine fois, vont-ils être fatigués de poser les mêmes questions, pourquoi les mots bougent-ils avec des intonations différentes et que veulent-ils dire une heure plus tard ? Pourquoi toutes ces questions ? A quoi s'amusent-ils ? Quel est le sens caché des mots, s'ils en ont un ? Et puis qu'est-ce que les mots ? Il faut les arrêter, songea-t-il, sinon ces lettres mises dans un certain sens finiront par m'avoir et je veux sortir d'ici. » N'était-ce pas une tactique étrange : depuis son arrestation, on ne l'avait pas touché, seulement avec des mots. Etait-ce la forme de torture qui lui était réservée ? Qu'allait-on faire de lui, enfin ?

CHAPITRE II

La porte de l'université, peinte en vert sombre, servait de lieu de ralliement ; les étudiants se réunissaient avant les cours, ils entraient et sortaient le matin avec une sorte de hâte de se revoir, de disputer sans fin de tout, d'histoire et d'amour, et ils attendaient le dernier moment pour se précipiter ensemble vers les escaliers. Ainsi, à chaque heure, un va-et-vient joyeux descendait jusque dans l'avenue.

Ian venait toujours à pied. Il s'approcha d'un petit groupe et lorsque, à quelques mètres, André leva le bras : « Ian, arrive en vitesse ! », deux hommes jeunes prononcèrent son nom. Ils s'étaient placés entre lui et les autres pour l'isoler, si bien que Ian comprit immédiatement que ses amis ne pouvaient voir que leur dos. Tout le monde s'était tu. « Ils ont des dos massifs », pensa-t-il d'abord, puis le silence devint assourdissant comme après une explosion. Son nom maintenant emplissait ses oreilles. « Ian... Suis-nous » et son sang se mit à les suivre avant même qu'ils eussent bougé. Le soleil dansant avec les feuilles rousses un instant plus tôt s'était figé en flaques comme des taches de beurre par terre. Entre les personnages de cette scène, l'ombre des arbres

dessinait le réseau compliqué d'un écheveau de nerfs. Le monde pouvait-il cesser de vivre d'un coup, simplement parce qu'un frisson de peur arrêtait les gestes des autres autour de vous ?

Sans craindre quoi que ce fût, Ian eut la sensation du danger et, au fond de ses veines, sa vie se sentit menacée. « Suis-nous ». Ils auraient aussi bien pu dire : « Toujours. Jamais, » en lui montrant la portière de la voiture. Ils ne le touchèrent pas, mais insensiblement en s'avançant vers lui le forcèrent à reculer. Tous les amis devaient le voir, mais personne ne fit un mouvement. Ian fut poussé à l'arrière, au milieu, cela aussi, André, Catherine et les autres le voyaient. Il avait vu qu'ils regardaient sans comprendre et que tout à l'heure il serait voué aux gémonies parce que dès maintenant ils ne devaient plus l'avoir connu. Une arrestation comportait dès le premier instant une coupure ; tout ce que vous étiez pour les autres ne signifiait plus grand-chose, une inscription dans une langue morte sur une stèle abandonnée devenait plus facilement déchiffrable.

Les deux hommes s'enfoncèrent dans les coussins et cette fois le serrèrent sans ménagement. Celui qui paraissait le plus jeune des deux — mais ils pouvaient avoir la trentaine tout au plus — palpa son blouson et siffla entre ses dents.

« Où allons-nous ? » Ian ne voulut pas prononcer : « Où m'emmenez-vous ? » Le second se mit à rire et ils ne répondirent pas. Le jeune homme voulut reposer la question, mais la pression des corps de chaque côté de ses épaules lui conseillait de se taire. Une avenue succéda au boulevard de l'université, puis la voiture s'engagea sur une route qui sortait de la ville.

CHAPITRE III

Insensiblement, la fatigue pesait sur lui et il s'efforçait de rester debout comme un soldat de garde. Puis il se dit que l'attitude héroïque était une stupidité et qu'il devait s'appuyer contre le mur. Si l'homme gris sortait du bureau comme un diable de sa boîte, on verrait bien. Ian toucha le mur et se sentit glisser ; il était à genoux quand la porte s'ouvrit. Il n'y eut ni insulte ni cri et l'homme gris vint jusqu'à lui, le regarda, passa, suivi de deux ombres, car Ian les voyait dans de la brume. L'ampoule brillait au-dessus de lui, la nuit était venue et on le laissait dans son uniforme de fatigue.

Il avait dû dormir longtemps, quand un pied lui toucha la cuisse. En se redressant il remarqua que la lumière était plus pâle, un matin nouveau était apparu dont il sentait le froid. Un soldat lui tendit un gobelet chaud et il but un café au goût de sel. Avant d'avoir pu parler, il se retrouva seul dans le corridor. Soudain il eut envie de douceur. « Catherine », murmura-t-il, et il se crut enveloppé par les bras de la jeune femme comme dans une immense caresse chaude.

Dehors, dans une cour, des voitures s'arrêtaient,

des portières claquèrent, les hommes en gris reprirent possession de leurs bureaux anonymes dans les bâtiments des casernes qui cachaient derrière une allée de sapins les services de l'administration. Un moment se passa ; au cri d'une sirène dans le lointain, le corridor s'emplit en une seconde, les deux inquisiteurs de la veille accompagnaient un monsieur en costume clair, pochette de soie et une perle dans la cravate. « Amenez-le », dit-il en passant.

Deux soldats relevèrent Ian et le firent entrer dans un bureau plus grand que celui de la veille. L'homme à la pochette s'était assis dans un fauteuil de cuir qu'on avait amené là, les deux autres sur des chaises aux angles du bureau. Le jour bleuissait la fenêtre, mais les arbustes montaient presque jusqu'en haut des vitres et empêchaient de voir ce qui se passait au-delà. Pour la première fois, Ian eut droit au vouvoiement.

« Que faites-vous ici ? » dit l'homme, mais ce n'était pas une interrogation, car d'un geste du doigt il interrompit la première syllabe du jeune homme pour bien lui montrer que ce n'était rien de plus que la formule préliminaire de son discours et qu'il savait, lui, pourquoi Ian avait été arrêté. Sa façon de parler n'avait rien de militaire et il employait davantage les expressions d'un avocat que d'un policier. De son exposé se détachait que Ian avait eu rendez-vous la nuit avec un criminel notoire, se servait de l'université pour une agitation clandestine, que tous ses propos avaient été relevés dans les cafés et autres lieux publics où il lui arrivait de passer un moment entre amis à la fin des cours. Ian aurait été incapable de connaître aussi bien son emploi du temps que ces parques derrière leur table de métal gris. Quant à ce

qu'il avait dit, débité froidement par cet avocat commis d'office, cela ressemblait à un acte d'accusation pur et simple de lui-même par lui-même. Il reconnaissait au passage les paradoxes et les folies de ses vingt ans, les jeunes affirmations qui s'écroulent d'elles-mêmes, et au milieu des provocations gratuites et amusantes, ces petites phrases de bonheur qui propageaient soudain du silence autour d'elles.

Tout ce qu'il avait dit servait contre lui, c'était Ian de dix-huit ans, de vingt ans, qui lui montraient derrière leur visage joyeux, les révoltes profondes dont les mots avaient éclaté sur leurs lèvres, révoltes en apparence sans lendemain, mais à quelle profondeur avaient-ils jeté ces explosifs comme les grenades, dans les pêches interdites, font remonter en foule les poissons morts ! Quels amis l'avaient pris au sérieux ? Le réquisitoire de l'avocat qu'on avait chargé de le défendre restait vague sur tous les points, mais juste suffisamment pour faire croire que le dossier fermé devant lui dissimulait des preuves accablantes.

Ian parvint à demander : « Jusqu'à quand va-t-on me garder ici ? » L'avocat le regarda par en dessous, comme si le garçon avait utilisé des mots étrangers et répondit aux deux hommes de chaque côté de la table : « Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit. » Alors, comme sur une scène étroite de province, les trois hommes se levèrent ensemble et sortirent. Personne ne lui dit mot, on le laissa seul dans la pièce. La porte restait grande ouverte sur le corridor et les papiers demeuraient rangés dans leurs chemises bleues sur le coin de la table ; le plafond était touché maintenant par un rai de soleil. Quelques secondes passèrent. Ian s'assit sur la chaise la plus

proche et rien n'arriva. Il lut à l'envers le nom écrit sur l'une des chemises : IAN...

Le corridor était désert, la maison entière semblait vide, car au-dessus des battements de son cœur, il n'entendait rien. Il ouvrit la première chemise ; il y avait écrit à la plume et de toutes les façons possibles : « Avez-vous vu cet homme ? » Cela commençait par de grands caractères et allait en s'amenuisant jusqu'au bas de la page. Sur la page suivante, c'était la deuxième question qu'on lui avait posée qui se mettait à grandir et à diminuer comme par jeu. La troisième question occupait la troisième page, et là, le jeu devenait plus subtil, la question partait du centre de la page en spirales. Puis les trois autres questions n'étaient inscrites qu'une seule fois avec des lettres géantes. Les pages qui suivaient expliquaient avec un luxe de détails et des formulations embrouillées que quelqu'un avait dit *non* et que par conséquent il fallait se reporter au second dossier.

Ian eut le loisir de tout lire et regarder, mais rien n'expliquait rien et lorsqu'il eut fini, il comprit que c'était encore un piège, car les dernières pages s'intitulaient *réponses*. Celles-ci étaient toutes les mêmes : « Oui ». Cependant des heures s'étaient écoulées, il se leva, un léger vertige le fit s'appuyer sur la table, et la chaise se renversa. Le bruit n'attira personne. Au bout d'un instant, il se releva, atteignit la porte, mais dans le corridor de nouveau ses jambes fléchirent et il se retrouva à genoux, appuyé au mur. Puis quelqu'un lui mit la main sous l'aisselle pour l'aider. Ian regarda. Un des deux hommes qui l'avaient arrêté se penchait sur lui. « Du pain », dit Ian.

Il fut ramené dans la pièce grise : le store

complètement baissé absorbait les rayons du soleil matinal et la pièce baignait dans une lumière forte.

Ian fut assis devant la table et brusquement il eut un verre rouge dans la main. L'odeur du vin le remplit de dégoût, mais il n'eut pas le temps de reposer le verre qu'on lui renversait la tête légèrement et qu'il dut boire. L'idée qu'il allait vomir le fit se ressaisir. Il ne voulait pas tacher l'image qu'il s'imaginait leur donner et avala sa salive pour atténuer la brûlure du vin. Puis il eut l'impression qu'il y avait beaucoup de monde dans la pièce, car celle-ci se mit à tourner dans une lente secousse et la première question revint à lui, nette et nue, comme la lame d'un couteau. « S'il vous plaît, du pain », demanda-t-il d'une voix si douce que les hommes tressaillirent, et cette fois encore ils ne purent rien en tirer de plus.

CHAPITRE IV

Pendant plus d'une heure, il demeura sur sa chaise, seul dans la lumière irradiée par le store qui lui faisait mal aux paupières. Il aurait voulu se passer de l'eau sur le visage, puis le verre de vin fut digéré et il se leva. Derrière la porte deux hommes lui barraient le passage.

— Je veux me laver le visage, dit-il.

— Pour quoi faire ? Le jeune inspecteur qui l'avait relevé, pour la première fois lui parlait directement. Ian écarta toute réponse ironique : « Aller aux toilettes aussi », dit-il de la même voix douce qui mettait du malaise dans l'atmosphère. Il se rendit compte que c'était sa voix lorsqu'il était seul avec une fille ou chaque fois qu'il voulait obtenir quelque chose des autres.

— As-tu vu cet homme ?

On ne lui montrait rien en disant cela, mais la photo était sous-entendue.

Il y eut un silence. Puis Ian s'entendit répondre doucement : « Oui ». Alors on le conduisit dans des toilettes qui sentaient l'alcali. Il urina, se passa le

visage sous l'eau tiède et vomit. On le laissa se rincer la bouche et il essaya de s'essuyer le front et les joues avec les doigts ; puis on le ramena dans la pièce, le cou et la chemise humides. C'est à ce moment-là seulement qu'il eut peur.

CHAPITRE V

Six fois, il répondit oui, puisque c'était ce qu'ils voulaient. Il n'y eut aucun commentaire. Les hommes se levèrent et l'abandonnèrent une nouvelle fois sur la chaise. Le soleil avait quitté le store. Il pouvait être midi, mais l'un d'entre eux revint sur ses pas, prit le dossier négligemment, puis le reposa sur la table : « Tu peux encore y jeter un coup d'œil, ce sont des notes toutes prêtes. Et tu finiras par savoir par cœur ce que tu vas signer, après l'heure du déjeuner. »

Ian se taisait. L'homme ajouta en s'en allant : « Bien sûr, si tu veux manger... »

L'heure du déjeuner fut interminable. L'estomac de Ian se contractait par moments et une très légère sueur lui ourlait la bouche. « Je finirai par faire tout ce qu'ils voudront, pensait-il, je me moque de ce qu'il y a là-dedans. Je me moque de tout ! » « Justement, voilà le point précis où tu es attendu, disait une voix intérieure. Point faible dont ils vont se servir, car tu es entre leurs mains pour les servir, et tant pis pour ton orgueil. Hors d'ici, on t'a rayé du nombre des... »

— Non, dit Ian tout haut, je vis.

Il se leva brusquement et toute la fenêtre devant lui devint noire.

La peur n'est jamais entière. Elle se construit de pièces et de morceaux, comme un jeu de patience. Prévoir ce qu'il faut dire ou ce que l'on va vous demander, se rappeler des noms ou des images, des paroles ou des silences, les oublier, les inventer pour se sauver, tout ce qui compose les petites terreurs morales se mêle toujours d'angoisses physiques, être humilié ou bien être nu et poussé soudain dans une salle vide où des hommes habillés vous attendent... Quand il revint à lui, Ian avait été allongé sur un matelas et quelqu'un lui appuyait légèrement sur le visage un linge humide qui lui piquait la bouche et le nez. Du vinaigre sans doute. Autour du bureau des hommes discutaient, l'avocat était revenu et voulait les signatures sur-le-champ ; les autres disaient qu'il ne fallait pas l'épuiser d'un coup et qu'on pouvait lui accorder le temps d'avaler une saucisse dans un morceau de pain.

Ian s'efforça de la manger calmement, certes cela ne faisait que deux grands jours qu'il n'avait rien pris, mais d'être resté debout, puis confiné dans le même endroit, le rendait plus vulnérable. Quand il eut fini, il les regarda en face sans ressentir autre chose que le désir d'en terminer au plus vite, savoir enfin ce qu'on lui reprochait pour l'avoir enfermé quarante-huit heures.

Sans hésitation il signa les trois feuillets placés devant lui avec une sorte de joie. Les autres se regardèrent, gênés par ce qu'ils avaient obtenu d'un seul coup.

— Que voulez-vous de moi maintenant ? demanda-t-il.

— Te faire disparaître, répondit l'avocat, presque

avec gentillesse, comme pour le remercier de les avoir aidés aussi vite.

Ils crurent qu'il allait s'effondrer tout à coup, ou pleurer ou essayer de les attendrir, mais aucun ne s'attendait à sa violence. Ian fut debout : « Puis-je ajouter un mot, charognards ! Qu'est-ce que vous êtes de plus ? Des larves, dans vos sales tuniques grises, vous avez peur, vous vivez de raclures de dénonciations. » Les gardes s'avancèrent, mais avant qu'ils eussent touché Ian, l'avocat les arrêta et tous s'écartèrent, comme si cela ne concernait personne dans cette pièce et que le jeune homme parlait dans une salle vide. Les mots explosaient autour de lui, il fut bientôt évident qu'il en serait seul blessé.

Un secrétaire était entré et surveillait un appareil enregistreur tandis qu'autour de la table l'un avait croisé les mains et que les autres regardaient droit devant eux. « Je ne vous méprise pas, je vous plains ; pour des fanfreluches sur la poitrine et une poignée de fric, vous devez vendre jusqu'à vos nuits d'amour. » Reste calme, se disait-il, pas d'injures surtout, ils ne sont pour rien dans ce qui t'arrive... Mais les mots continuaient sur ses lèvres : « La crasse de vos cols et de vos caleçons est certainement plus propre que ce qui touche vos mains ou sort de vos bouches. Vous êtes des assassins timides, vous tuez sur le papier et c'est tout, vous n'avez même pas le courage de voir pendre ceux que vous condamnez au nom des pantins qui vous font lever la patte pour prêter serment sur les fesses de la morale. Vous n'avez pas besoin de miroir : vous n'avez qu'à vous regarder les uns les autres, tous pareils, ternes, bourgeois, uniformes, châtrés. C'est un guet-apens, mais je connais tout le monde et vous me relâcherez

et vous viendrez vous excuser, vous lécherez le sol, car vous n'êtes rien, pas même de la poussière... que de la boue. »

Il se tut tout à coup, parce qu'au fond il savait que ça ne servait plus à rien et il entendit alors le déclic des bobines que le secrétaire arrêtait. « Camp Zéro », dit l'avocat d'une voix sourde et l'un des officiers ajouta vers les gardes : « Emmenez-le, vous le mettez dans la pièce du fond, en attendant le premier convoi prévu. »

CHAPITRE VI

A l'aube, il avait neigé, une première neige légère que le vent chassait comme avec la main. Novembre n'était pas fini, dès le 20, l'hiver faisait déjà son entrée violente, car le ciel s'obscurcit en pleine matinée et une neige molle se mit à tomber sans arrêt. Au bout de quelques heures, le tourbillonnement des flocons effaçait les arbres, les maisons, les ombres qui se risquaient dans les rues, mais le vent du sud se leva soudain et les fleurs tourbillonnantes se changèrent en bruine, la neige se trouait de milliers de petits cratères transparents et tout le paysage s'allongeait dans un uniforme de boue soutaché parfois de blanc douteux. Le froid humide et sombre fumait autour des arbres qui peu à peu dressaient leurs silhouettes noires sur le ciel sale.

Depuis près de quatre semaines, Ian était enfermé dans une pièce de la caserne où on avait amené un lit de fer et un tabouret sur le sol de ciment. C'était tout. Il était nourri par l'armée, bien, comme les soldats, pouvait se laver et dès le premier jour, au réveil, avait trouvé un sac de cuir avec du linge qui venait de chez lui. Ce linge était lavé, bien que mal repassé. La fenêtre avait des barreaux et donnait sur une avenue

surveillée sans cesse ; il ne pouvait sortir que dans une cour fermée, bien qu'il ne vît pratiquement personne en dehors des deux gardes qui le conduisaient aux lavabos ou dans la cour. Il avait en vain essayé de leur parler, ils semblaient ne pas l'entendre et leurs regards, si par hasard leurs yeux se croisaient, glissaient sur lui comme sur une étendue de neige. Malgré ces essais inutiles, il continuait de leur dire quelque chose chaque fois.

L'apparition de la neige avait amené de la torpeur, le froid cependant provoqua une animation qui annonçait des changements. Il entendit qu'on organisait un départ. Il y avait donc des détenus dans ces mêmes bâtiments où il était gardé. Un de ses interrogateurs entra bientôt et reprit le tutoiement du début.

— Tu pars pour le camp cette nuit avec le convoi ordinaire, mais tu peux emporter ton linge et on te donnera une parka militaire, car on ne veut pas que tu arrives en mauvais état, là-bas.

— Pour combien de temps ?

— Combien de temps ! L'homme se montra surpris. « Mais tant qu'il faudra.

— Jusqu'au procès ?

— Quel procès ?

— On ne me juge pas ?

L'homme haussa les épaules. « C'est fait, voyons. Les étudiants ne sont pas sots d'habitude.

— C'est fait... Mais on me juge sans m'entendre...

— Tu t'es largement exprimé, l'autre jour.

— Et je suis condamné ?

L'homme eut un signe de tête.

— A quoi ? demanda Ian.

— Ça suffit. Sois sage en voyage, sois bien sage, tu m'entends, les garçons ont l'ordre de...

Il s'arrêta avec un sourire.

— De ?

— Eh bien... Il regagnait la porte « ...de te faire tenir tranquille jusqu'à destination. Après... ». Il se lava les mains dans le vide.

Quelques instants plus tard, un soldat vint déposer sur le lit une veste doublée de fourrure, des bottes courtes et des chaussettes de grosse laine. Ian vit bien qu'il le regardait à la dérobée avec cette méfiance instinctive d'un homme mis en garde contre un danger imprévisible. « Je n'ai violé ni tué personne », dit-il avec force, mais le garçon sortit sans réagir.

Sur la couverture grise, les vêtements paraissaient à la fois insolites et luxueux, et la pièce deux fois plus nue autour du lit. Dehors le jour tombait rapidement, les lumières de la caserne se brouillaient derrière les vitres où la neige qui fondait sur le toit laissait des traînées. Le ciel bas prenait une teinte jaunâtre, sans doute par le reflet des hauts lampadaires placés tous les dix mètres le long des garages qu'on avait allumés tout à coup. Un convoi se formait, des soldats pataugeaient dans la boue qui collait aux semelles avec un bruit de succion obscène. Par la fenêtre, Ian vit une file d'hommes qu'on poussait dans des camions bâchés. Dans le froid, vêtus de toile grisâtre, certains tremblaient et certains ne portaient pas de chaussures. En un instant les camions furent pleins et ficelés, il n'y avait pas d'autre mot, car les cordes passées le long des bâches à l'extérieur furent tirées et nouées avec autant de soin que s'il s'agissait de livrer un objet précieux. Ian pensa : « un cadeau de

souffrance au destin ». Les camions étaient marqués « danger » et ce mot était écrit en lettres rouges.

Le soldat fit irruption dans la pièce. Voyant les vêtements sur le lit, il dit à Ian de s'habiller en vitesse, de prendre ses affaires et de le suivre. Il attendait. Ian obéit, puis ils se retrouvèrent dans le couloir au milieu de soldats qui, eux, rentraient dans leur cantonnement à la fin de leur journée militaire pour se distraire ou se reposer, mais aucun ne leur adressa la parole bien que l'étudiant leur ressemblât dans sa tenue, car le soldat qui le conduisait les écartait au passage. Ainsi Ian avait été gardé au milieu même du cantonnement, à la fois à part et protégé, comme si on exécutait l'ordre particulier de le ménager. Le soldat ne le mena pas directement vers le convoi, mais dans le dernier garage. Deux autres jeunes soldats ouvrirent la porte d'un fourgon plus étroit et plus allongé que les camions militaires et firent signe à Ian de monter. A l'intérieur, il y avait deux sièges face à face, tout le reste était couvert de bas en haut d'étagères de fer comme une boulangerie. C'était un camion de pain. Dehors les trois soldats parlaient sans se gêner.

— Tu prends le volant pour la première étape, disait une voix moqueuse.

— Non, je dois rester à l'intérieur. On soigne la bête.

Il reconnut la voix plus chaude du garçon qui l'avait gardé jusqu'ici.

La voix moqueuse reprit :

— Tu vas te les geler, sergent, mais y'a de quoi bouffer !

— T'as qu'à laisser le vasistas ouvert entre nous.

— Non, on a des ordres. Vous êtes bouclés à l'intérieur. Monte, que je t'enferme avec le trésor.

Ils rirent un peu, puis la troisième voix demanda :

— Tu ne l'attaches pas ?

— La main droite seule, je suis armé. Laissez le vasistas ouvert, quoi, qu'on se parle.

— Pas question. Toi, mission accomplie, tu te tapes quinze jours de perm.

— Eh bien, et toi !

— Nous, on aura quatre jours à tout casser, après avoir conduit sur ces putains de pistes à se bousiller la gueule. C'est pas du billard, le deuxième jour. Pas vrai, Georges ?

— Oui, dit celui qui s'appelait Georges. T'as pas encore fait le voyage. Nous, c'est la troisième fois qu'on va là-bas. D'habitude, y'a personne derrière.

Le sergent monta et dit à Ian : « Donne le poignet. Le droit. » Il lui mit une menotte et attacha l'autre à un des montants de fer. L'étudiant ne dit rien, la porte fut fermée, l'odeur du pain devint forte à travers les toiles qui recouvraient les étagères. Il faisait sombre dans la voiture. Le sergent s'assit en face de Ian, et une seconde, leurs regards se croisèrent. Alors Ian se sentit exister, tandis que le camion quittait le garage et qu'une nouvelle étape de sa vie commençait. Le garçon bougea et se mit de travers sur son siège pour voir par le vasistas qui les séparait de la cabine et qui de cette façon se trouvait derrière sa tête. Il aurait pu parler à travers la vitre avec ses camarades, si le bruit du moteur ne les avait pas isolés. Ian avait une petite ouverture, une lucarne grillagée juste derrière son épaule gauche et son garde avait la même de son côté, mais avec la main attachée il était impossible à l'étudiant de se tourner. Au bout

d'un moment, tout le bras et le poignet lui brûlaient et il eut l'envie de dire « détache-moi », mais le sergent regardait cette main immobile et, comme on venait de quitter les casernes, il fallait tenir le coup.

La première demi-heure passa, sans un mot. Il faisait nuit, le convoi marchait lentement, plusieurs fois le fourgon ralentit et il entendit les jurons des conducteurs à l'avant.

« Si on doit soigner la bête, faut-il lui casser la patte ? » demanda soudain Ian. Le sergent le regarda en plein dans les yeux cette fois. « Je ne vais pas me sauver » dit Ian. « Je suis ankylosé avec le froid, attache-moi la cheville, si tu veux. » Il avait pris cette voix caressante qui atteignait toujours les gens au milieu de la poitrine. Le sergent regarda par le vasistas, mais on n'avait pas pu les entendre et sans un mot il détacha Ian, puis après une hésitation mit les menottes dans sa vareuse.

Ian dit : « J'ai vingt-deux ans », mais le sergent détourna le visage. Dehors la nuit était complète, on ne voyait rien par les lucarnes, si ce n'était par instants les feux arrières d'un des camions, lorsque la route tournait. Les flocons voltigeaient et, au fur et à mesure qu'on s'éloignait de la ville vers le nord, le sol devenait blanc, car la neige n'avait pas fondu et peu à peu continuait à tomber plus lourdement. On traversa des plaines lumineuses, la réverbération irradiait une lueur jusque dans la voiture et Ian pouvait voir que le sergent luttait contre la torpeur. La muraille de pain les isolait du froid, mais l'engourdissement de la route et leur propre chaleur abattaient inconsciemment les barrières, condamné et garde. La même nuit les emmenait. Un des soldats ouvrit une fois le vasistas et passa une gourde de café.

Ian but comme les autres et cette fois encore ne dit pas merci, puis quand le vasistas fut refermé, dans la lueur qui flottait autour d'eux, prononça une nouvelle phrase :

— J'étais étudiant, amoureux de la fille de...

— Tais-toi. Je ne dois pas t'écouter. Je ne peux rien pour toi. Je n'ai rien contre toi. Je fais ce qu'on me demande. Tu ferais la même chose à ma place.

— Amoureux d'une fille, reprit Ian, — et avec une sorte de rire brisé — : il était une fois un étudiant...

— Je dois te faire taire, dit le sergent, et je ne voudrais pas te faire de mal. On est là pour deux jours. Sois patient.

Et on ne voyait que l'ombre de son visage contre la lucarne blanche.

— Sois patient, dit Ian, on ne va pas te tuer d'un seul coup, petit lièvre, on va d'abord te couper la patte...

Mais il se tut, car le sergent s'était détourné et l'étudiant savait qu'il avait été aussi loin que possible avec ces quelques paroles et qu'il fallait laisser agir le silence, la nuit et la neige. Un moment, par la fenêtre, il remarqua qu'on bifurquait et, dans la lumière d'un phare, un poteau indiquait V. 150 km, K. 143, P. 190, R. 240, toutes les villes paraissaient éloignées par les chiffres comme des abstractions sur un tableau noir et Ian se figurait ce que représentaient ces noms de vérité humaine : des gens qui marchent dans le soir, les portes et les fenêtres d'un café se projetant en images lumineuses sur le sol, des appartements bleu de nuit, le souffle tiède des dormeurs, et les choses familières autour d'eux vivant de leur vie profonde, mystérieuse et inconnue.

L'homme est une maison hantée par les souvenirs.

Dans cette voiture qui parcourait un paysage muet, Ian eut soudain sous les yeux la mer, l'été dernier, et le bruit bleu des vagues recouvrit le ronronnement monotone du moteur. Catherine sortait de l'eau, rose et nue, ils se baignaient entre des rochers et un bois de pins qui descendaient jusqu'au sable. Calmement, la jeune femme venait vers lui et ses camarades. Elle n'était jusque-là à personne en particulier et, dans le petit groupe, Ian passait pour indifférent à tout ce qui accompagnait l'amour physique, les méandres de la jouissance ne l'enlisaient pas. « Tu es né comme ça, avec pas de cœur ! » disait Adam, « Tu as de la chance, tu prends, tu laisses, tu t'en fous ! » Les autres filles se baignaient encore, plus loin dans des miroitements de lumière. L'eau quittait lentement Catherine, les seins, les flancs, le ventre et, dans le soleil ardent qui faisait de la mer à contre-jour un lac de feu, le groupe de garçons se taisait, tandis qu'elle venait vers eux. L'eau glissa sur le ventre, continua de descendre et la toison du sexe apparut, mais la jeune femme avançait toujours. A cinq mètres, Ian se jeta en avant tout à coup et devant tous les autres, à genoux dans l'eau, il enlaça le corps humide. Sa bouche s'appuyait sur le sexe de la jeune femme et il en toucha les lèvres de ses lèvres. La saveur de la mer se mariait à celle de cette grotte secrète, puis Catherine le repoussa légèrement et il la laissa passer ; il l'appela si bas que les autres sur le sable ne pouvaient pas l'entendre, mais elle ne se retourna pas. Il se redressa, il cria son nom d'une voix rauque comme si on le prenait à la gorge ; les autres pouvaient le voir en face d'eux, violent comme le désir, la verge dressée sortant au-dessus du caleçon de bain, les bras ouverts vers cette femme qui

maintenant ne le regardait pas. Catherine marchait sur le sable et riait avec les autres. Alors il se laissa tomber en arrière, les bras en croix.

Dans une gerbe d'eau étincelante, le corps de Catherine montait au-dessus de lui : les longues jambes comme les fûts des pins sur la plage, le ventre couleur de sable clair et, plus haut, poitrine et visage et chevelure qui se perdaient dans l'étendue du ciel. L'eau se referma. Tout était redevenu calme autour de lui, comme s'il s'était noyé dans cette femme.

« Si l'on efface les apparences de l'amour, il n'existe plus et on redevient libre, croyait-il en retenant sa respiration. Je suis l'eau. Ian disparaît, les sentiments vont se diluer dans l'immensité. » Mais la respiration lui manquant, il enfonça ses doigts dans le sable pour ne plus bouger, son corps cependant fut plus fort que lui et d'un coup de reins il se retrouva à la surface, suffoquant, les oreilles bourdonnantes. Adam et Michel étaient tout proches, il les entendit crier : « Ian ». Quand ils le virent, ils lui lancèrent des claques dans l'eau. « Tu te prends pour un poisson », mais leur plaisanterie gardait un fond d'inquiétude. Ian marcha vers eux, il ruisselait au soleil, il sentit que c'était une sueur froide qui coulait sur tout son corps et se mit à trembler devant ses amis. « Viens, dit Adam, tu es tout blanc »...

Ian ouvrit son col, cette fois, la chaleur lui jetait du feu aux joues. Catherine, Adam et Michel, puis le sergent, les visages se superposaient, disparaissaient, revenaient dans une sorte de valse livide. Froid ou chaleur, c'était la même chose, le corps humain ne différencie rien dans ces moments de trouble. Puis un visage sortit de la pénombre claire devant lui : l'étudiant sourit au soldat. Dans l'esprit de celui-ci,